

Danse. A Paris, deux pièces de la chorégraphe tunisienne qui combat inlassablement les clichés.

Leïla Haddad, l'Orient de front

Leïla Haddad
«*Sur les traces des Ghawazee*», jusqu'à dimanche,
«*Zikrayat*» du 14 au 19 février, au théâtre du Trianon,
80, boulevard Rochechouart, Paris XVIII^e.
A 20h30, dim à 15h30. Tél.: 0892707507.

L'Exposition coloniale de 1889 fut la première à intégrer des danses exotiques. Le public tout excité se précipitait rue du Caire, dans la section égyptienne, ou au Café maure du pavillon de l'Algérie. L'Occident, pour cadrer tous les débordements des danseuses, inventa un terme générique qui allait faire bien des ravages et nier la diversité orientale: «la danse du ventre».

Plus d'un siècle après, la belle Fatma est toujours aussi convoitée, figure caricaturale des fantasmes et malentendus qui persistent. Leïla Haddad en sait quelque chose, qui, depuis les années 80, réaffirme à chaque spectacle, monté avec ses fonds privés, que son «style» appartient à l'art chorégraphique. Mais les clichés lui colent aux basques. Avec beaucoup d'humour et aussi de colère, elle fulmine: «*Sert-on des saucisses de Francfort après un spectacle de Pina Bausch? Pourquoi, après les miens, certains programmeurs se sentent-ils obligés de proposer du thé à la menthe?*»

Leïla Haddad ne peut que continuer à se produire, pour dissiper les malentendus, si tant est que professionnels et spectateurs veuillent bien la prendre en considération et pas seulement mater sous les voiles de Salomé.

Autodidacte, née à Djerba (Tunisie) en 1965, elle danse comme toutes les petites filles, sans avoir idée d'en faire un métier. C'est à Londres, où elle étudie, qu'elle réalise qu'il ne s'agit pas uniquement d'une pratique festive. Parallèlement à sa découverte de la politique, Leïla Haddad va poser un autre regard sur la danse d'Orient: «*Je faisais partie d'un groupe de théâtre sud-africain antiapartheid. C'est ainsi que j'ai compris mon africanité et la richesse de la danse d'Orient, qui s'est étoffée grâce aux gens du voyage.*»

Leïla Haddad

Les racines sont africaines, indiennes.

A cet égard, les Ghawazee, tsiganes de Haute-Egypte, ont été des passeuses essentielles avant d'être chassées du Caire en 1834.»

Transe. A travers les voyages, notamment au Burkina et au Mali, elle est saisie par les ressemblances entre sa danse et celles de transe et de thérapie. Cela va plus loin qu'une simple question technique. «*Jene supporte pas le mot maghrébin, politiquement correct et qui nous sépare du reste du continent, dit-elle. Je suis nord-africaine et arabe, car nos premiers colonisateurs furent les Arabes.*» Par son militantisme, elle va contre les idées reçues, rappelant que bien d'autres femmes ont compris la force des danses d'Orient, qu'il s'agisse d'Isadora Duncan ou de Ruth Saint-Denis. Elle mène aussi des recherches en Afrique et



Leïla Haddad réaffirme à chaque spectacle que la danse d'Orient appartient à l'art chorégraphique.

dans les pays arabes, pour retrouver des danses rares avant qu'elles disparaissent. Plus elle avance, plus elle constate que «*c'est bien la place du corps de la femme qui dérange, toutes les interdictions de danser qui jalonnent l'histoire en sont la preuve.*» Sortant la discipline de son contexte familial festif et des cabarets, Leïla Haddad tente une troisième voie, «royale», dit-elle, espiègle. Les deux spectacles présentés à Paris rendent compte de la diversité du répertoire et de sa démarche très contemporaine. Dans un solo, accompagnée par des musiciens tsiganes de Haute-Egypte, elle part sur les traces des Ghawazee. Elle rend également hommage à Oum Kalsoum avec *Zikrayat*, une pièce pour neuf danseurs. ◀